KÖNIG, Daniel, *Bekehrungsmotive. Untersuchungen zum Christianisierungsprozess im römischen Westreich und seinen romanisch-germanischen Nachfolgern (4.-8. Jahrhundert)*

Bruno Dumézil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1771>

DOI : 10.4000/ifha.1771

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Bruno Dumézil, « KÖNIG, Daniel, *Bekehrungsmotive. Untersuchungen zum Christianisierungsprozess im römischen Westreich und seinen romanisch-germanischen Nachfolgern (4.-8. Jahrhundert)* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1771> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1771>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

KÖNIG, Daniel, *Bekehrungsmotive. Untersuchungen zum Christianisierungsprozess im römischen Westreich und seinen romanisch-germanischen Nachfolgern (4.-8. Jahrhundert)*

Bruno Dumézil

Il y a plusieurs façons de décrire le triomphe du catholicisme en Europe occidentale entre le IV^e et le VIII^e s. Les approches classiques insistaient soit sur le prosélytisme actif des communautés chrétiennes, soit sur la pression politique et juridique des empereurs romains en faveur de la nouvelle religion. En étudiant les attentes de la classe moyenne romaine, Peter Brown a par la suite insisté sur la dimension socioculturelle du changement de religion. À sa suite, certains ont également souligné combien les mécanismes socio-économiques ont pu favoriser la diffusion du catholicisme, notamment à l'époque des royaumes barbares. Plus récemment, et sur un ton assez provocateur, Paul Veyne a rappelé qu'il ne fallait pas oublier l'implication directe des grands dirigeants dans la conversion de l'Occident : le « tournant constantinien » constitue aussi (avant tout ?) la volonté personnelle de Constantin.

Sur ce thème souvent étudié, il pourrait sembler difficile de faire du neuf. L'originalité du livre de D.K., version remaniée d'une thèse soutenue en 2006, est pourtant réelle. Son étude ne propose en effet aucune explication unique ou globalisante au phénomène. Elle ne s'attache pas non à reconstituer les mécanismes de conversion tels qu'ils furent mis en œuvre par l'État, l'Église ou les élites. Son objectif est plutôt de comprendre comment les multiples appels à la conversion furent reçus et vécus par les groupes ou les individus.

L'ouvrage s'ouvre sur une partie méthodologique, où l'auteur constate la difficulté de reconstituer les motivations des convertis sur une longue durée. La dissymétrie des sources est ainsi considérable entre les différents espaces documentaires. Par ailleurs, la notion de « motivations » constitue un piège, l'historien et sa source pouvant être souvent en désaccord. Une seconde partie rappelle les différentes phases de construction de l'Église occidentale, au travers de la christianisation de l'Empire romain et de la *conversio gentium* ; sont notamment évoqués les cas des Goths, des Suèves, des Burgondes, des Francs et des Lombards, avec une attention spécifique aux sens possibles de la différence entre catholicisme et arianisme. On pourrait ici regretter une moindre attention aux Vandales et aux Anglo-Saxons, même s'il est exact que ces derniers ne peuvent pas être conçus comme des héritiers directs de l'Empire.

La troisième partie, la plus longue et la plus originale, s'attache à décrire les différents motifs de conversion identifiables. Tout d'abord, l'auteur s'attache à décrire les différentes méthodes permettant de « gagner la conviction » (*Überzeugung*) : si la pratique du contrat votif (*dos ut des*) existe, la polémique, les débats sur la nature de la divinité et la prédication par l'exemple semblent dominants chez les missionnaires chrétiens. En second lieu, il existe des situations où une pression, plus ou moins forte, conduit au baptême. La pauvreté rend ainsi sensible à l'assistance caritative que l'Église offre à ses membres. La dépendance socio-économique constitue également un piège à convertis. La menace, qu'elle soit spirituelle ou temporelle, peut aussi permettre de gagner de nouveaux fidèles. Enfin, il faut compter avec l'intérêt que chacun peut découvrir dans sa propre conversion. Au niveau des groupes, la christianisation des peuples germaniques constitue ainsi une démarche volontaire, dans laquelle les avantages politiques ont été certainement pris en compte par des dirigeants avides d'intégration. Au niveau des individus, le carriérisme constitue également un puissant incitateur au baptême : sans facteur de conviction ni pression extérieure, certains hommes changent de religion pour s'élever dans la société, que ce soit au sein de l'Empire ou des royaumes barbares.

Une quatrième partie, sur la multiplication des motifs de conversion, synthétise la thèse soutenue. L'auteur y montre qu'à toutes les époques, mais surtout à partir de Constantin, le spectre des raisons invitant à choisir le baptême est étendu ; cet éventail de pressions et de séduction a même tendance à se développer au haut Moyen Âge. En outre, plusieurs motifs peuvent amener un individu à passer au christianisme : la conversion demeure le produit d'une alchimie complexe. Toutefois, l'équilibre entre les différents motifs de conversion change à travers le temps : si les éléments de conviction demeurent relativement stables, les facteurs sociaux ont tendance à gagner de l'importance à mesure que l'on avance vers le Moyen Âge. Quant aux motivations politiques, elles apparaissent inégales à travers le temps : l'Empire chrétien et les États barbares les plus dynamiques ont assurément poussé à la conversion, mais ces entreprises furent relativement brèves si l'on considère les quatre siècles de l'étude. L'« économie de la conversion » ne peut donc pas se comprendre comme une succession de phases de tolérance et de persécution. Mieux vaut la voir comme une suite de variations d'intensité des composantes au sein d'un spectre de motivations en lui-même invariant.

La subtile démonstration de D.K. est servie par une excellente connaissance des textes, qui lui fournissent des arguments nombreux et convaincants. Pour être reçu, son modèle explicatif nécessite également une parfaite maîtrise de la chronologie. À ce

propos, on notera la plaisante présentation des sources (p. 550-579) : pour chaque œuvre utilisée, l'auteur indique les hypothèses de datation, ce qui se révèle précieux, notamment pour les textes hagiographiques. Dans le vaste ensemble des études sur la christianisation de l'Occident, l'étude de D.K. se distingue ainsi par son sens aigu de la nuance, qui l'amène à ne pas opposer convaincre et contraindre. Sur le spectre historiographique qui va de Gibbon à Peter Brown, il reste possible de ne pas se positionner. Ce refus de choisir fait sens en lui-même.

Bruno DUMEZIL (Université Paris Ouest Nanterre-La Défense)